

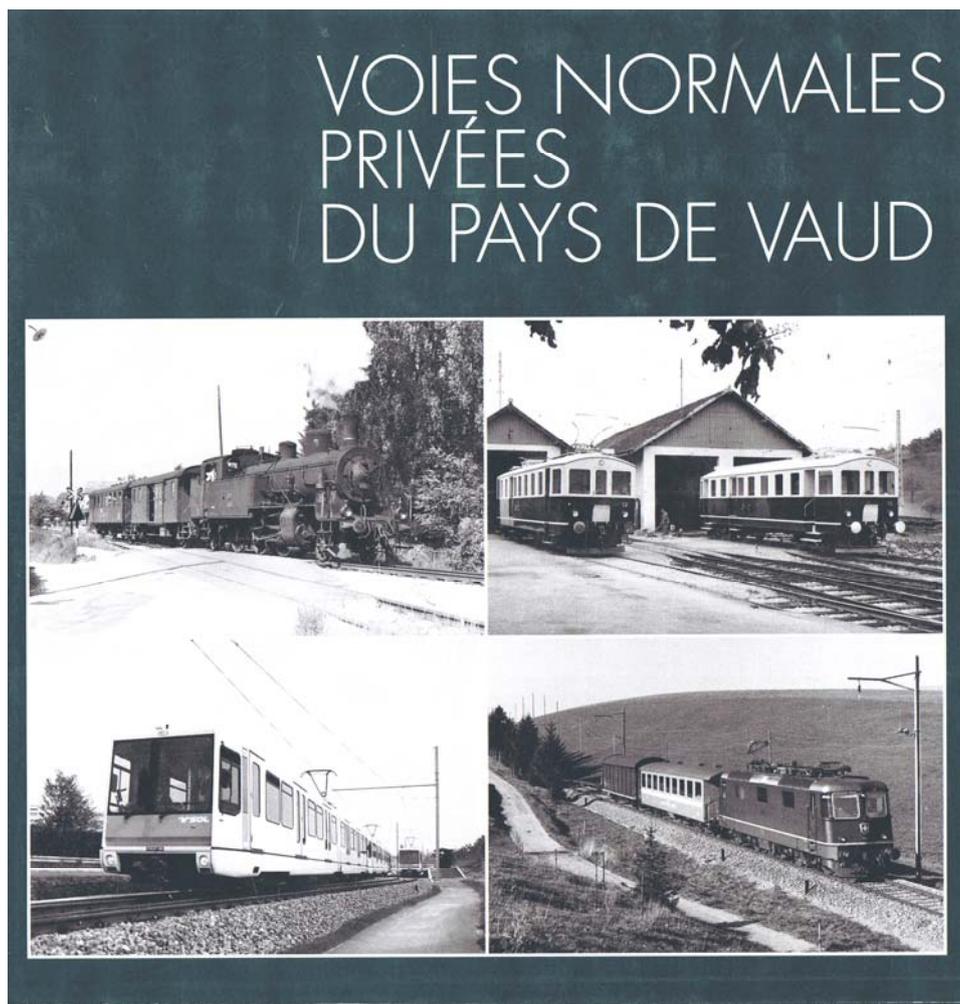
## Quant tu prends le train

A l'époque, parce que cela te permet enfin pour une fois de quitter ton village, c'est toujours un beau voyage. Et même s'il est court. Et même s'il ne s'agit que de quitter le village de ce bout pour en retrouver un autre, plus grand certes, petite capitale, à l'autre bout.

Un dépaysement passager. La vision du monde des chemins de fer. Les gestes des préposés. Et puis ce paysage qui défile, Le Séchey, le lac Ter, Le Lieu, les tunnels, le lac de Joux qui se découvre juste après. Et enfin le Sentier.

Ma mère retrouvait sans doute Gonzet où elle pouvait acheter des produits que l'on ne trouvait pas au village.

Nos grands connaisseurs, Michel Dehanne, Michel Grandguillaume et Gérard Hadorn entr'autres, furent des historiens et techniciens qui n'ont pu évoquer cet aspect de notre ligne de chemin de fer PBr. Juste trouvera-t-on dans le texte écrit par Jules-Jérémie Rochat en 1938, dans le journal L'Abeille, *Le petit train de mon enfance est parti pour toujours*, un beau récit quant à ce que l'on ressentait alors en empruntant un convoi tiré par une locomotive à vapeur.



Ouvrage des précités, 1997.



Il arrive, dans son grand roulement de ferraille...



Combien de fois traverse-t-il la Vallée par jour ?



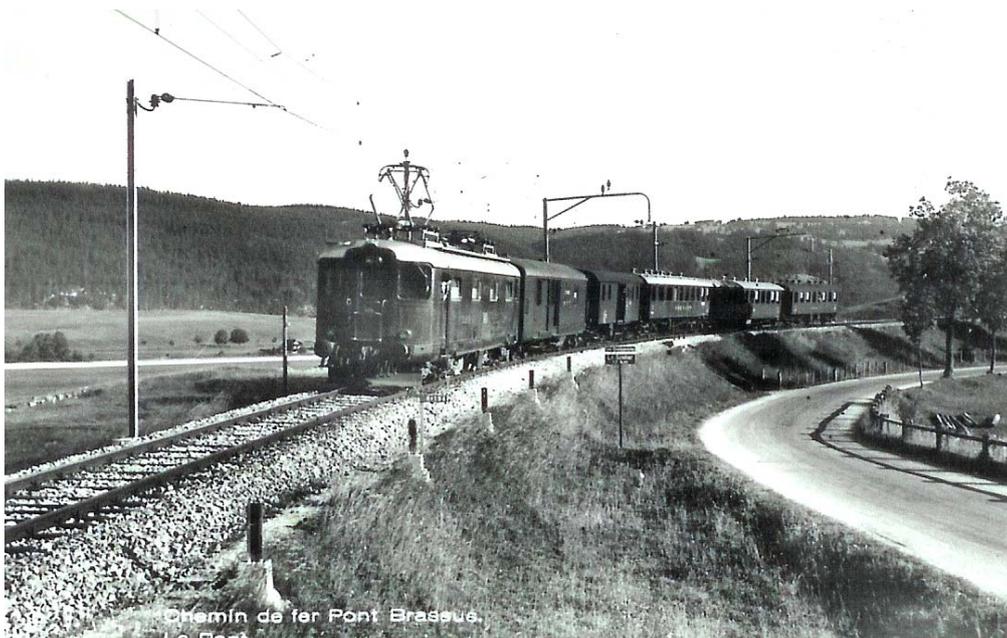
Une petite gare de village avec les chariots prêts à prendre en charge les lettres et paquets qui vous viennent de l'extérieur. On attend le passage du train les pieds dans la neige.



Une belle équipe pour laquelle la gare reste l'environnement naturel.



Une desservante inamovible, Alice Rochat-Capt, dite l' Alice de la Gare.



Il vous mènera à Vallorbe.

Je prenais parfois le train avec ma mère pour gagner Le Sentier, la capitale que l'on trouve à l'autre bout de la Vallée. Voici la halte du village, au-dessus des vieilles maisons des Crettêts, presque à la Combe. Derrière le guichet se tient l'Alice de la gare. Près d'elle un tableau est plein de billets pour toutes les destinations d'ici jusqu'à Lausanne, petits rectangles de carton beige et blanc, avec parfois des lignes rouges et que tous je voudrais posséder pour les mettre dans mes tiroirs. La salle d'attente est plus vaste qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les voyageurs qui n'inondent pas les quais n'ont plus besoin d'autant d'espace. Un horaire est agrappé sur une porte à l'intérieur, deux affiches sont placardées contre la paroi; elles nous ouvrent leurs fenêtres sur notre beau pays, la Suisse. Voici un train et la Jungfrau, toute blanche et belle comme une jeune mariée. Voilà le lac Léman à l'immensité bleue avec le château de Chillon et les Dents-du-Midi. Les parois sont de bois verni, un peu brillantes.

Nous prenons place sur des bancs fixes qu'il y a autour de la pièce. C'est une ambiance douce, presque feutrée, où ma mère discute avec les autres dames qui sont là. Soudain un grand bruit sourd se fait entendre, la gare tremble sur ses bases alors que dans la porte vitrée s'encadre la grosse, l'énorme locomotive dont les freins crissent sur les rails. Nous nous levons tous. C'est une masse fantastique curieusement penchée, parce qu'ici nous sommes en pleine courbe, avec un quai très long pour une si petite gare où est inscrit en grandes lettres peintes, sur la façade de bise, le nom de notre cher village, *Les Charbonnières*, que nous retrouverons en fin de journée, quand nous serons rentrés du Sentier.



Le sérieux professionnel des préposés, chef de gare ou cheminots divers.



Et cette magnifique affiche, ici sans doute sous forme de carte postale, que l'on voit à toutes les gares. Elle crée une ambiance, elle symbolise ces années cinquante.

Certaines gens de mon village ainsi chaque jour partaient travailler à l'autre bout. Adrien qui était employé à la Pierrette, au Brassus, ne rentrait pas dîner. Il prenait son pique-nique sous le bras. On le voyait se rendre à la gare de son pas élastique. D'autres, dont Mme Meyer, travaillaient à la Lecoultre. La pause de midi leur permettait de revenir dîner à la maison avec le train. Que d'allées et venues en ces carrières professionnelles menées sur parfois quarante ans. Que de traversées du village dans les aubes glacées de la mauvaise saison, ou dans la nuit triste de ses crépuscules, dans la neige, sous la pluie, avec le grand vent ou la bise noire. Avec un bon moral, presque un bonheur de vivre, par moment, mais aussi parfois avec la terrible lassitude des travaux toujours recommencés.

Faut-il dire pauvres gens? A cause de cette routine, de cette monotonie incroyable. Quatre trajets par jours... ça fait vingt trajets par semaine, huitante par mois, mille par année. Et toujours le même paysage: la Combe du Lieu, et puis, sitôt passé les tunnels, le lac de Joux qui s'étale de tout son long dans la vallée principale, et à son extrémité ouest, la Lecoultre, usine de cinq cents ouvriers où ces gens retrouvaient la même place, pour y accomplir les mêmes gestes. Est-il possible malgré tout que la monotonie des choses sans cesse recommencées puisse engendrer le bien-être? Et ne faut-il pas dans le fond, pour établir une vie équilibrée, s'accrocher à quelque chose de simple, comme un parcours, un horaire ou plus certainement à un travail?

Telle fut la vie des ouvriers et ouvrières de mon village, telle elle demeure encore. Car rien n'a changé en ce domaine. Juste la voiture qui, dans la plupart des cas, a remplacé le train d'où l'on pouvait au moins autrefois regarder le paysage, suivre la marche des saisons.

Saveurs d'enfance, 1991.

On ne saurait quitter cette gare des Charbonnières sans vous proposer des cartes de haute valeur ajoutée ! Célèbres entre toutes.



Le rude hiver 1907.





L'univers de l'Alice de la gare, mariée Rochat née Capt.



A toute berzingue ! A vous faire péter la chaudière !



Retour en arrière pour découvrir des locaux qui n'étaient pas à la même place qu'aujourd'hui, pour le cas où l'on considérerait cette gare encore en fonction, alors qu'elle n'est plus qu'un bâtiment ordinaire sur lequel veillent les CFF en vue de démolition.